

Regards

Jean Larose and Jacques-Bernard Roumanes

Volume 51, Number 209, Winter 2007–2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52471ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larose, J. & Roumanes, J.-B. (2007). Regards. *Vie des arts*, 51(209), 62–65.

UN LÉONARD AU SOLEIL

Jean Larose

TOUT COMMUNIQUE – J'AI PLUS D'IMAGES QUE SI J'AVAIS MILLE ANS, LESQUELLES SONT VÉRITABLES ? JE SAIS QUE C'ÉTAIT AU LOUVRE, PAR UN BROUILLARD VERT D'APRÈS-MIDI À L'ANCIENNE, SOFAS CIRCULAIRES, PARQUET SÉCULAIRE, POURTANT EN CES ANNÉES D'EUPHORIE DU PIXEL, APRÈS LA CHUTE DU MUR, AVANT CELLE DES TOURS, OÙ LE MONDE CHANGEAIT INSENSIBLEMENT DE PENTE.

Coup d'éclat du vieux réel: on avait oublié de baisser le store et un rayon de soleil illuminait le *Saint-Jean-Baptiste* du Vinci. Incurie providentielle! Je voyais ce que nul n'avait vu depuis longtemps, ce que nul ne reverra jamais: un Léonard au soleil. Au XIX^e siècle, on favorisait des visiteurs de marque, la nuit (entre le restaurant et la maison de passe), d'une visite au flambeau. Mais l'auréole fuligineuse de cette bonne fortune a disparu depuis longtemps des plafonds extravagants. Faveur inouïe, j'ai vu, moi, ces pigments sans prix livrés au soleil, Léonard caravagerisé, le Baptiste saisi par un faisceau diagonal d'or brun.

Je remarque pour la première fois des poils plus clairs dans la fourrure, que le regard est plus beau que le sourire, que la couleur fourmille dans le fond si

sombre. Sous la chevelure embuée de plusieurs couches on dirait de porcelaine translucide, le doigt s'enlève, tourne, monte en spirale contre une averse de nacre.

Est-ce à moi d'appeler au secours? Vais-je laisser flamber ces richesses? Non-assistance à chef-d'œuvre en péril?

Je repense aux jours lointains de ma première visite au Louvre. J'avais vingt-cinq ans, c'est moi qui brûlais. En tombant sur ce jeune homme au sourire supposément indéfinissable, je m'étais écrié: enfin j'ai tout compris! La foule se pressait vers la Joconde, me laissant seul avec Jean. Oui, mon vieux, ton secret, lui dis-je (en ce temps-là, je tutoyais le génie), je le reçois. Mystérieux, ton sourire? Quelle blague! Il est si simple, ton secret...

Qu'était-ce? J'aurais eu peine à le formuler... trop primaire.



C'était comme quand un baiser trop impur nous accouche de la vérité, comme la gratitude de vivre que libère une caresse qui n'est pas que caresse mais révélation même du caresser. J'avais vocation à répandre la nouvelle, je voulais appeler tous les visiteurs, pour qu'ils sachent, eux aussi. Mais voyez, oh ne voyez-vous pas! Ce n'est pas qu'une peinture, c'est un doigt qui descelle? la connaissance du bien et du mal. Ah – vivre désormais pour refaire le péché originel!

Soudain, le doigt sur la bouche du prophète disait: silence, le secret livré à tous infiniment demeure entre nous. Le beau regard du Baptiste n'affirmait rien et son sourire se moquait de ma certitude. Je suis resté là longtemps, à ne plus comprendre.

Vingt ans plus tard, je laisse sans un mot le Léonard au soleil. Si c'était la dernière chance de dévoilement? Tant d'impuissants s'exaltent de l'androgynie... Quelle époque! Notre impuissance n'est précédée d'aucun testament.

L'été dernier, je suis retourné à Padoue, pour faire connaître à mon fils les fresques de la chapelle Scrovegni, l'ange du *Jugement dernier*, qui roule le ciel comme une toile peinte, qui pourrait resservir...

Tout a changé. On a condamné les grandes portes, sans doute pour toujours. Désormais, il faut acheter son billet pour visiter à telle heure et, le moment venu, encore attendre trente minutes dans un sas prophylactique où, sur l'inévitable écran plat défilent l'histoire des fresques et leur explication et les péripéties de leur prodigieux sauvetage. Ce

n'est que lourdement diverti par cette intéressante causerie qu'on peut enfin, déshumidifié, désinfecté, doutant de sa propre réalité matérielle, pénétrer, pas plus de vingt-cinq à la fois, pour une petite demi-heure, dans la chapelle.

Les fresques n'en sont pas moins belles, infiniment belles. J'ai pris de l'âge, je vois tant de choses maintenant... J'ai peut-être acquis ce regard frappé d'étonnement qui épate certains visages vers cinquante ans (comme dans les films où un homme tué d'une balle en plein front s'effondre, surpris, en apprenant ainsi la fin). Je vois l'art et les gens avec des yeux étonnés que la vie soit finalement *cela*, ce courant – qu'il faut remonter. On ne rajeunit jamais, mais on peut vivre après tout. La véritable nouveauté dans la vie commence là – sous l'éclairage parfait, on les dirait veloutées les fresques lisses, la compassion de Giotto a mis partout des larmes et des prévenances touchantes. En effet, comme c'est précieux, comme c'est rare, comme c'est bleu! Tu vois comme c'est beau? Oui papa, je vois.

Giotto, lui qu'on aimait pour ses formes, se révèle coloriste. La clarté chantante des couleurs, à la fois dissonante et pastel sur le blanc des voiles, les ombres dégradées où les roses, les jaunes virent au violet, les verts au rouge... La chapelle flambe, tourbillon fastueux, saisissant qui rappelle – à Rome, tu verras – la Sixtine restaurée, couleurs en mouvement où le récit évidemment compte moins que la moirure rythmée de l'ensemble. Mais dans ce volume d'air asséché, confiné, surveillé, hypoallergénique, numérisé, taschenisé... peut-on voir encore le 25 mars de chaque année, fête de l'Annonciation, pénétrant par la fenêtre

latérale, contiguë au revers de la façade, le rayon de soleil traversant l'espace entre la main d'Enrico Scrovegni et celle de la Vierge?

Je me réjouis de savoir les fresques si bien gardées, mais je regrette la liberté perdue d'entrer distraitemment par des portes grand ouvertes aux mouches, à la rumeur, au commerce. En Italie, le désordre fait partie du plaisir. Et je ne sais quel plaisir pourra me donner une église où il est impossible de s'endormir sous le rayon de soleil tombant d'un vitrail.

Gaie crucifixion, frise des trompillons, plaisante flagellation, curieuse boucle de cheveux que s'arrache un angelot désespéré.

Les ânes, les chameaux, le météore des Mages dans le ciel par-dessus la crèche. Les barbes, les toisons, les rochers surtout, arêtes et drapés qui pendent, souples sur la nudité des collines, alors que les personnages semblent de pierre colorée.

Sourire et compassion surtout, Giotto. Cous tendus, bouches tendues, entrouvertes, assentiments tendus des profils que découpe une ligne de contours comme un reflet sanglant sur les narines et les lèvres.

Tension des rencontres tendres, crispation des regards amènes – Jésus trahi *observe* Judas le trahissant, ceux qui s'embrassent échangent toujours une question autant qu'un baiser, les bénédictions réservent un jugement. Jacques Rivière écrivait: « Et quand j'affirme, j'interroge encore. » Interrogation d'autant plus forte ici, que les yeux compatissants sont neutres, *absents*, compatissent sans cesser d'interroger la douleur, la trahison, le miracle. Et quand j'aime, je m'étonne encore.

Les saints personnages – que voient-ils là-bas? Il n'y a rien à

voir... Mais oui, regarde, ils sont tout sourire, ils sourient de leur propre étonnement, tu comprends? Non, papa. Mais oui, regarde, la main d'un ange au bas de l'azur d'une coupole en trompe-l'œil imitée du Panthéon – à Rome, tu verras – regarde: la main pendante, tu la vois? Les anges de Giotto arrivent toujours la tête en bas, ils plongent du ciel vers les pauvres humains, tu comprends? La main pend, forcément, de haut en bas, pour indiquer l'Élu, l'Époux, Joseph.

Un ange entre par la fenêtre dans la chambre d'Anne, pour lui annoncer son destin. Qui peut

azur, la demi-heure de faveur est écoulee, il faut quitter la chapelle, la ville nous reprend. Les rues sombres, bientôt la nuit. Encore! Suivons l'étoffe, là-bas, qui voltige sur des hanches riantes vers l'église des Eremitani. Allons voir l'église, elle est belle, tu verras! Non papa, assez d'églises, tu m'avais promis une glace.

Les vieilles œuvres, c'est bientôt partout que nous les verrons sous cordon sanitaire. Qui saura encore « le même côté louche et le même côté pétrifié » que Michel Leiris trouvait « autant à un bordel qu'à un musée », où il était si facile de

LES VIEILLES ŒUVRES, C'EST BIENTÔT PARTOUT QUE NOUS LES VERRONS SOUS CORDON SANITAIRE.

encore raconter à son fils l'histoire d'Anne et de Joachim? Une servante massive épie l'événement, sa quenouille en l'air d'étonnement. Anne en extase a la bouche sanglante, les pattes d'oie sanglantes.

Les pattes d'oie de Giotto! Hiératiques schémas du souci, de l'extase, de la compassion, de l'âge, de la grande douleur. Les visages allongés de Cimabue se sont arrondis chez Giotto, mais Byzance y cerne toujours les paupières de rides vertes, effilées, douteuses, étrangement alanguies d'improbable volupté. Au demeurant, qu'importe que Joseph emprunte la face de Joachim pour la céder ensuite à Pierre, c'est la rondeur du chef qui roule d'âge en âge vers notre plaisir. L'art fait plaisir, *ars memoriae, ars amandi*, encore! encore! La voûte étoilée dilate son

rêver que « certains recoins perdus doivent être le théâtre de lubricités cachées. Il serait bien aussi de surprendre une belle étrangère, qu'on aperçoit de dos contemplant quelque chef-d'œuvre, et de la posséder ». J'imagine aujourd'hui l'étrangère à précautions, inquiète si le condom est ajusté – près du Giorgione étonné.

Après Padoue, Venise forcément, où j'ai retrouvé à San Rocco, sous la manne divine, ma flamme noire, la femme matérielle – baiser qui affirme, regard qui interroge – que même un Léonard au soleil n'aurait pas éclipsé pour moi. □

Leonardo di ser Piero DA VINCI,
dit Léonard de Vinci –
Vinci, 1452 – Amboise, 1519
Saint Jean-Baptiste
© Musée du Louvre / A. Dequier – M. Bard



FRANÇOIS LEDUC

CHRONIQUE

D'UNE RÉSURRECTION ANNONCÉE

Jacques-Bernard Roumanes

À l'Est, quoi de nouveau...?

Quoi de neuf en Estrie? Un bunker de littérature à venir; celle appelée par les Éditions le Bunker, à Sherbrooke. Et, à Cookshire, la «Chronique d'une résurrection annoncée»; celle d'un peintre encore plus atypique que sa peinture: François Leduc.

Un dimanche après-midi. Il pleut en Estrie. Vous êtes dans une galerie de peinture où, depuis un bon moment déjà, s'est engagée une conversation sur l'art et la littérature avec vos deux voisines d'occasion: «Nous, on a décidé de commencer par la fin!» Elles vous lancent ça en pleine figure avec des sourires infranchissables de gamines qui bavardent par excès et séduisent par distraction. Et pourtant, il y a quelque chose de grave dans leurs voix. Quelque chose qu'elles doivent avoir saisi, ne serait-ce que par intuition. Il y a Goethe faisant dire à Faust: Au commencement était l'action; au point que cette action (de vouloir devenir ce que nous sommes) nous étouffe un peu plus chaque jour. Tandis qu'à l'autre

bout du temps, il y a le prologue de St-Jean: Au commencement était le Verbe; encore plus précis et encore plus étouffant. La fin de tous les commencements c'est le Verbe, l'Écriture avec un E majuscule. Suit l'éternité, l'écriture avec un e minuscule. Puis l'immortalité de l'âme, qui s'écrit elle-même sur le papier de la pensée, indépendamment du corps qui, pourtant, l'efface dès qu'il cesse de parler. L'efface jusqu'à l'oubli. Telle est la mort en son royaume! L'oubli et son intolérable deuil... la conscience de notre inexorable effacement du monde. «Nous on a décidé de commencer par là...», surenchérissement mes deux voisines. Elles se présentent: Nathalie Araneda et Marilyne Savoie, éditrices.

La fin de l'automne en Estrie signe le commencement d'une mort infiniment plus profonde que l'hiver; l'ensevelissement du printemps de créer. Aisance de la nature à justifier ses incessants renouvellements par une invraisemblable profusion de la vie sous toutes ses formes! Douceur et cruauté aveugle

impitoyablement mêlées. De résurrection en résurrection... Voilà pour le climat.

Les deux jeunes femmes sont là, debout à bavarder devant moi, lumineuses de jeunesse, d'intelligence et d'inexplicable tendresse. Elles rayonnent, dans l'éclaircie de la minuscule galerie-atelier de Cookshire dans les Cantons de l'Est, où j'ai fini par échouer, après trois heures de route sous d'énormes trombes de pluie. Tout ça pour aller «marcher sur des œufs»; c'est le titre de l'exposition sur le communiqué de presse de la galerie Monatelier.

Sur les murs, des couleurs et des cris! Des visages, simplement... Mais des visages gravés de souffrance pure, ravagés par la folie d'une manière terrifiante. Aux murs, ces portraits, défigurés d'amours emprisonnées, hurlent le désespoir formel d'un artiste anéanti par sa violence de vivre. François Leduc. Un peintre maudit – pas un mythe fabriqué, lui – un maudit bon peintre, mais maudit! Anéanti par sa propre malédiction. Et qui vient à peine de s'échapper de son enfer

Sans titre 4, 1992
Acrylique, gouache et vernis
44,5 x 58,5 cm

EXPOSITION

FRANÇOIS LEDUC
ON MARCHE TOUS
SUR DES ŒUFS

Galerie Monatelier
Cookshire

Jusqu'au 19 novembre 2007



Sans titre 8, 2007
Acrylique, gouache et vernis
44,5 x 58,5 cm

intérieur pour recommencer à peindre, s'exposer de nouveau. C'est invraisemblable, c'est impossible, d'autres en seraient morts dix fois. Il a failli. Il n'y est pas arrivé. Je le connais depuis assez longtemps pour le savoir, s'il est capable du pire, il est également capable du meilleur. Comme tous les poètes maudits. Combien de temps? Ça dépend... Qu'importe après tout, il n'a fallu qu'une dizaine d'années à Van Gogh pour réaliser le meilleur de son oeuvre. Ce qui est également vrai pour bien d'autres artistes, plus encore pour les performeurs.

Les deux jeunes femmes sont là, souriantes, presque naïves devant le spectacle surréaliste des tableaux

qui brûlent à la surface des murs, tandis que l'artiste se soumet de bonne grâce à prendre la pose pour le journal local, puis à débiter les banalités d'usage en réponse aux questions qui, de toute façon, sont sans rapport avec ce qui le déchire entre chaque coup de pinceau. Qui peut expliquer ce qu'il ne comprend pas? Y a-t-il un seul esprit, artiste ou critique, qui y soit parvenu?

Les deux jeunes femmes, dans leur bunker de sensibilité, que peuvent-elles accorder d'intelligence à ce drame si proche qui, si elles l'approchaient d'un sourire de trop, les détruirait? Rien. Ça n'est pas leur rôle. Et ce serait d'autant plus dommage qu'elles viennent de fonder ensemble à Sherbrooke une

maison d'édition: Les Éditions le Bunker. Qui se veulent un réceptacle de la vie artistique et littéraire en Estrie. Elles ont à peine cinquante ans à elles deux, mais ça leur a suffi pour créer ce camp (déjà) retranché, qui ne veut ni suivre la mode ni la perdre de vue. C'est invraisemblable, c'est impossible, d'autres s'y sont brisés dix fois. Je ne les connais que depuis quelques instants et pourtant, il est évident qu'elles vont réussir. Précisément parce qu'aucune connaissance ou expérience trop fortes ne les entravent encore. Elles traversent ce court instant de notre vie durant lequel nous ne supportons qu'une seule règle: celle de ne suivre aucune règle. Ce qui nous ouvre toutes les portes de notre univers karkäien. À charge pour nous d'en dessiner les avenues qui en découlent. Sinon, la porte se referme définitivement sur le temps, où l'oubli nous emmure à faire semblant de vivre. Ce commencement-là, c'est la mort. Mais justement... elles, elles ont décidé de commencer par la fin.

Bien avant les esprits philosophiques ou religieux, les poètes l'avaient déjà compris et dit: Tout commencement contient sa fin. Mais le chemin diffère, selon que l'action nous emporte vers notre fin conçue comme une destruction ou, au contraire, comme un accomplissement.

Au commencement était la peinture... L'image. Adorée jusqu'à l'idolâtrie. Qu'est-ce qu'un peintre aujourd'hui? Qui est François Leduc? sinon celui qui porte sur lui la malédiction de s'entêter à créer des images dont la matérialité étouffe, car elles forcent le spectateur à contempler le désastre de sa condition, l'échec de sa fin. Et donc l'illusion de son triomphe. À l'heure du virtuel c'est impardonnable. François

LES ÉDITIONS LE BUNKER

LES ÉDITIONS LE BUNKER
942, RUE BELVÈDÈRE SUD
SHERBROOKE, QUÉBEC J1H 4C3
info@editionslebunker.com

«LE BUNKER ENTEND PUBLIER DES TEXTES ET DES IMAGES CAPABLES DE PÉNÉTRER AU CŒUR DE CE QUI NOUS ÉCHAPPE, FUIT ET TEND À DISPARAÎTRE; DES TEXTES ET DES IMAGES FLAIRANT L'APOCALYPSE. LES ÉDITIONS LE BUNKER NE SOUHAITENT AUCUNEMENT REVÊTIR L'UNIFORME... AU MILIEU DES TÉNÈBRES, NOUS CHERCHONS CES CHOSES QUI PERMETTENT ENCORE À L'ÂME HUMAINE DE SCINTILLER.»
NATHALIE ARANEDA & MARILYNE SAVOIE,
ÉDITRICES.

Leduc est impardonnable, parce que sa peinture n'est pas un spectacle! mais une véritable méditation sur l'incapacité de vivre. L'absurdité de Camus et l'insoutenable de Kundera (la légèreté en moins), son oeuvre conjugue en un précis de décomposition de l'âme par le corps qui oblige à convoquer Gioran. À l'heure où tout est spectacle, n'est-ce pas une faute que de ne pas suivre la mode jusqu'à l'autodérision? La peinture de Leduc est fautive non seulement en ce qu'elle ignore superbement la mode, mais parce qu'elle montre ce qu'elle devrait masquer, pire que le tragique avec sa mort sans issue: la folie comme lucidité suprême! Au sens de Rimbaud. Au sens d'Artaud. Au sens de Léautaud. Faut-il préciser davantage?

À la fin, à la toute fin d'une époque, que reste-t-il quand la mode et son spectacle ont été oubliés? Quelques traces de peinture... Il n'est pas interdit de penser que parmi elles il y en aura de François Leduc. □

NOTES BIOGRAPHIQUES

FRANÇOIS LEDUC EST NÉ À GRAND-MÈRE EN 1950. FORMATION EN PHOTO À L'ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS DE TROIS-RIVIÈRES. BACCALURÉAT EN ENSEIGNEMENT DES ARTS PLASTIQUES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES. ÉTUDES COMPLÉMENTAIRES EN PUBLICITÉ À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL.

SES ŒUVRES ONT ÉTÉ EXPOSÉES AU CENTRE CULTUREL D'EAST ANGLIS (2000), AU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN ATENNA, YUCATAN (MEXIQUE, 1996), À LA GALERIE L'ARTOTHÈQUE DE MONTRÉAL, À LA GALERIE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN À MONTRÉAL, ET DANS PLUSIEURS GALERIES AU QUÉBEC. IL A ÉTÉ LE LAURÉAT DU PRIX DU COLLECTEUR, À LA GALERIE ARTAZO DE SHERBROOKE, EN 2004.

ON TROUVE QUELQUES-UNES DE SES ŒUVRES DANS LA COLLECTION DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN ATENNA DU YUCATAN, AU MEXIQUE, ET DANS LA COLLECTION DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL. AINSI QUE DANS DES COLLECTIONS PRIVÉES AU CANADA, AUX ÉTATS-UNIS, EN FRANCE, EN BELGIQUE ET EN SUISSE.